

Un mot du curé

Préférer l'espérance à l'agitation comme antidote de l'ennui

Il est des livres que l'on ouvre régulièrement sans se lasser. Le *Journal d'un curé de campagne* (1936, Grand Prix du Roman de l'Académie Française 1936) de Georges Bernanos (1888-1948) fait partie de ces ouvrages qui me reviennent devant les yeux de façon presque rituelle depuis plus de quarante ans sans doute, sans oublier la si belle adaptation cinématographique réalisée en 1951 par Robert Bresson (1901-1999). Ces derniers jours, j'ai repris ma vieille édition Plon Pocket (1974 !) qui reste sans faiblir sur ma table de chevet, et je m'y suis replongé...

Le *Journal d'un curé de campagne* raconte l'existence discrète d'un jeune prêtre catholique dans la petite paroisse d'Ambricourt (Pas-de-Calais, Hauts-de-France). Meurtri par ses douleurs à



l'estomac et son désespoir devant l'indifférence et le manque de foi de la population du village, le curé se sent faible, inférieur, mais croit que la grâce de Dieu passe quand même par son sacerdoce.

Bernanos livre dans ce roman sa « vision » du Christianisme de son temps dans nos pays. La réalité était-elle

aussi difficile, aussi « noire » que la décrit l'Auteur ? Je ne sais pas, je n'y étais pas et les livres d'Histoire sont parfois trompeurs, mais, même si cette vision est sans doute marquée par son époque, elle reste par certains aspects, je crois, pertinente devant la réalité contemporaine.

De l'ennui

A chaque fois que je reviens vers cette oeuvre, aussi loin que je me souviens, je suis impressionné par ses premières lignes : « Ma



*paroisse est une paroisse comme les autres. Toutes les paroisses se ressemblent. Les paroisses d'aujourd'hui, naturellement (...) Ma paroisse est dévorée par l'ennui, voilà le mot. Comme tant d'autres paroisses ! L'ennui les dévore sous nos yeux et nous n'y pouvons rien. Quelque jour peut-être la contagion nous gagnera, nous découvrirons en nous ce cancer. On peut vivre très longtemps avec ça (...) Je me disais donc que le monde est dévoré par l'ennui. Naturellement, il faut un peu réfléchir pour se rendre compte, ça ne se saisit pas tout de suite. C'est une espèce de poussière. Vous allez et venez sans la voir, vous la respirez, vous la mangez, vous la buvez, et elle est si fine, si ténue qu'elle ne craque même pas sous la dent. Mais que vous vous arrêtiez une seconde, la voilà qui recouvre votre visage, vos mains. Vous devez vous agiter sans cesse pour secouer cette pluie de cendres. Alors le monde s'agite beaucoup... » (G. Bernanos, *Journal d'un curé de campagne*, Plon, Pocket, p. 29-31, extraits).*

Oui ! On peut déclarer ce texte daté, ou que le monde a bien changé depuis 1936, et l'Eglise aussi... Sans aucun doute, mais

l'ennui a-t-il vraiment disparu de notre monde, de nos paroisses ?... Sincèrement, je ne le pense pas.

La Psychologie définit l'ennui avec ces mots : un sentiment de vide, de lassitude morale, de manque d'intérêt... N'est-ce pas ce que l'on constate ? Quelques exemples... Les célébrations dans nos églises, aussi importantes et aussi belles soient-elles, suscitent-elles encore un intérêt ? La réalité constatée parle d'elle-même : dans la plupart des communautés, le samedi, lors de la tour-nante des messes dominicales, à peine quatre ou cinq personnes du village, même les personnes qui se disent engagées dans les paroisses ne se déplacent pas... Quand une activité d'un autre genre (catéchèse pour adultes, conférences de carême...) est organisée, elle rassemble quelques personnes que l'on peut souvent compter avec les doigts des deux mains ; nous l'avons bien constaté lors des nombreuses activités proposées lors du dernier carême. Enfin, et tout récemment, un sacristain me faisait constater qu'il faisait sale dans l'église, ce qui était vrai : poussière sur le mobilier, toiles d'araignées dans tous les coins et

à toutes les fenêtres... Il en a parlé à un fabricant ; réponse : « On fait le nettoyage quand il y a un concert, y'en a bien assez ! » Voilà où on en est dans nos églises : on nettoie pour les concerts, mais la Messe du dimanche ou le baptême des enfants peuvent bien se vivre dans les toiles d'araignées, ce n'est pas grave ! Pénible... pénible... Si le curé d'Ambricourt dans le *Journal* de Bernanos avait encore le zèle et l'enthousiasme de sa jeunesse, il n'en est peut-être plus de même aujourd'hui...

De l'agitation

Parfois, nous expliquait Bernanos dans l'extrait cité ci-dessus, de l'ennui naît l'agitation, souvent vide, toujours inefficace : il faut « faire » envers et contre tout. Et chacun s'agite, et notre monde s'agite jusqu'à ébullition...

Il faut reconnaître que, dans notre monde contemporain, « faire » permet d'« être » et que seul celui qui « fait » est reconnu. A la rigueur, peu importe ce qui est fait, pourvu que l'on fasse !... On « fait », on s'agite... « *Marthe, Marthe, tu t'agites pour bien des choses...* », disait Jésus dans l'Evangile selon saint Luc (10, 41-

42). Mais l'agitation et l'ébullition peuvent se faire dangereuses !

Petit rappel de vos cours de sciences... Lors de ce processus physico-chimique de l'ébullition, en absorbant l'énergie thermique apportée, les molécules gagnent de l'énergie sous forme d'énergie cinétique : elles « s'agitent » ! Petit à petit, grâce à cette agitation cinétique, les forces intermoléculaires qui les tenaient ensemble se fragilisent et se brisent, et les molécules se séparent : le liquide passe à l'état gazeux...

Cette petite parabole extraite de nos vieux cours de sciences ne décrit-elle pas ce qui se passe aujourd'hui partout sur notre planète, et chez nous, et en nous ? L'agitation frénétique sépare ce qui était uni ; la folie du « faire » brise les liens de la communion, ces liens si fondamentaux pour nous, Chrétiens, que seule, l'Eucharistie peut tisser – « *On vous dit : « Le corps du Christ », et vous répondez « Amen ». Soyez donc membres du corps du Christ, pour que cet Amen soit véridique.* » (St Augustin, Sermon 272), et chacun s'échappe dans un état « gazeux » de solitude. « *Mais que vous servirait*

de fabriquer la vie même, si vous avez perdu le sens de la vie ? », écrivait encore Bernanos (Journal, p. 47). Et notre monde, en grande part a perdu le sens de la vie...

De la nécessaire réflexion

Que faire pour retrouver ce sens aujourd'hui tellement perdu ? L'écrivain français peut, une fois encore, être notre guide : « *Il y a un mot qui commence à courir les presbytères, un de ces affreux mots dits « de poilu » qui, je ne sais ni comment ni pourquoi, ont paru drôles à nos aînés, mais que les garçons de mon âge trouvent si laids, si tristes (...) On répète donc volontiers qu'il ne « faut pas chercher à comprendre ». Mon Dieu ! mais nous sommes cependant là pour cela !... » (Journal, p. 31).*

Chercher à comprendre, cela signifie être capable d'arrêter l'agitation, de s'asseoir et de prendre le temps de la réflexion. Voilà sans doute ce qui manque le plus à notre siècle : le temps de la réflexion, ce « faire » qu'on ne voit pas, qu'on ne peut afficher aux premières pages des journaux ou sur nos écrans d'ordinateurs toujours agités d'agités et d'agitateurs, car la réflexion suspend l'agitation et permet de

découvrir un autre « faire » : celui de rêver, même mieux : d'espérer.

De l'espérance

Oui ! La réflexion peut tourner vers l'espérance : elle invite à penser un avenir meilleur en dépit des erreurs et incertitudes du présent : « *La foi voit ce qui est. La charité aime ce qui est. L'espérance voit ce qui n'est pas encore et qui sera. Elle aime ce qui n'est pas encore et qui sera. Sur le chemin montant, sablonneux, malaisé. Sur la route montante. Traînée, pendue aux bras de grandes sœurs, qui la tiennent par la main, la petite espérance s'avance. Et au milieu de ses deux grandes sœurs elle a l'air de se laisser traîner. Comme une enfant qui n'aurait pas la force de marcher. Et qu'on traînerait sur cette route malgré elle. Et en réalité c'est elle qui fait marcher les deux autres. Et qui les traîne, et qui fait marcher le monde. Et qui le traîne. Car on ne travaille jamais que pour les enfants. Et les deux grandes ne marchent que pour la petite » (Charles Péguy, *Le Porche du Mystère de la deuxième vertu*).*

L'espérance ne serait-elle donc pas l'antidote de l'ennui, bien

plus que l'agitation ?... « *Espérer contre toute espérance* », écrivait déjà St Paul dans sa *Lettre aux Romains* (4, 18)... Cette espérance, le Pape Léon la commente régulièrement ; ce 10 septembre, il disait : « *Chers frères et sœurs, apprenons aussi cela du Seigneur Jésus : apprenons le cri de l'espérance lorsque vient l'heure de l'épreuve extrême. Non pas pour blesser, mais pour nous confier. Non pas pour hurler contre quelqu'un, mais pour ouvrir le cœur. Si notre cri est sincère, il peut être le seuil d'une nouvelle lumière, d'une nouvelle naissance. Comme pour Jésus : quand tout semblait fini, en réalité, le salut était sur le point de commencer. Si elle se*

manifeste avec la confiance et la liberté des enfants de Dieu, la voix souffrante de notre humanité, unie à la voix du Christ, peut devenir source d'espérance pour nous et pour ceux qui nous entourent. » (Léon XIV, Catéchèse « Le cri de Jésus sur la croix, un souffle d'espérance », Zénit)

*

Je vous laisse avec cette réflexion dominicale sur l'espérance comme antidote de l'ennui, une réflexion... ennuyeuse probablement, peut-être même... ennuyante... en vous souhaitant quand même, en ce dimanche, un petit moment non agité de réflexion et d'espérance... Bon dimanche !

Chanoine Patrick Willocq

L'ÉCLAIRAGE DE LA FAÇADE DE LA

COLLÉGIALE ST-PIERRE

FONCTIONNE À NOUVEAU !

Depuis plusieurs mois, nous avons essayé de faire rétablir l'éclairage au sol de la façade de la tour de la Collégiale St-Pierre. L'éclairage bleu a été vite réinstallé par la Ville de Leuze, et cette semaine, ORES a chargé l'entreprise WANTY de remplacer les spots blancs (par des spots LED) qui se trouvent au pied de la grand-porte et au pied du « Bon Dieu de pitié ». Merci à eux !

